

LE PAIN D'ÉLIE

*Et ambulavit in fortitudine
cibi illius.*

Fortifié par cette nourriture,
il marcha.

(III^e LIV. DES ROIS, XIX, 8.)

L'Ancien Testament n'est guère qu'une figure du Nouveau. Ce que la loi de grâce a réalisé, l'autre l'avait annoncé sous mille symboles divins. Mais, je l'avoue, entre tous ces symboles, il en est un que je préfère, et les pages sur lesquelles je m'arrête le plus volontiers sont celles où, sous l'écorce de la lettre, mon cœur a deviné l'Eucharistie.

Une de ces pages a été écrite par l'historien du *Livre des Rois*. Il y est raconté, en effet, que Jézabel envoya à Élie pour lui dire : « Je veux être maudite par mes dieux, si de mainje ne vous ai fait perdre la vie. » Élie eut peur, et s'en alla errant à l'aventure. Étant venu à Bersabée en Juda,

il voulut demeurer seul et renvoya son serviteur. Il entra alors dans le désert et y fit une journée de chemin. Mais, la fatigue l'ayant gagné et n'en pouvant plus, il s'assit sous un genévrier et désira mourir. « C'est assez, Seigneur, disait-il, retirez mon âme de mon corps... » Et il se jeta par terre et s'endormit à l'ombre du genévrier. Or voici qu'un ange du Seigneur le toucha et lui dit : « Lève-toi et mange. » Élie regarda, et vit auprès de sa tête un pain cuit sous la cendre et une coupe remplie d'eau. Il mangea donc et but, et il s'endormit encore. Alors, revenant une seconde fois, l'ange du Seigneur le toucha de nouveau et lui dit encore : « Lève-toi et mange, car il te reste un grand chemin à faire. » Élie se leva, mangea et but. S'étant fortifié par cette nourriture, il marcha quarante jours et quarante nuits jusqu'à ce qu'il arrivât à l'Horeb, qu'on appelle aussi la montagne de Dieu (1).

Oh! le beau sujet de méditation quand on lit ce récit au pied des tabernacles! Essayons de le relire avec la pensée de l'Eucharistie à l'entrée de notre cœur.

(1) III^e liv. des Rois, XIX, 2, 8.

I

Saint Bernard n'a pas manqué d'étudier cette belle figure d'Élie fuyant Jézabel, et, dans une de ses meilleures exhortations à la vie chrétienne, il s'écriait : « Élie craint Jézabel, c'est-à-dire la malice du siècle, la tyrannie du démon; il se lève du milieu des tentations, et s'en va partout où le pousse la volonté du Seigneur (1). »

Voilà bien, en effet, notre image. Nous vivons dans une terre où les Jézabels sont nombreuses. Aussi méchantes assurément, mais plus habiles que l'impie adoratrice de Baal, elles dissimulent sous un miel trompeur l'amertume de leurs paroles. Ce n'est point elles qui diraient : « Je veux être maudite par mes dieux, par l'enfer qui m'inspire, si demain je ne vous ai point fait perdre la vie. » Jézabel voulait venger la mort des prophètes de Baal par la mort d'Élie. Les âmes qu'elle figure, les puissances ennemies dont elle est le symbole veulent, elles aussi, venger l'insulte faite

(1) *Petits Sermons*, LXV.

à leurs idoles par le refus que nous faisons de brûler notre encens devant elles. Sans doute, leurs appels sont pleins de douceur : « Le temps de la vie, disent-elles, n'est qu'une ombre qui passe. Venez donc, jouissons des biens présents; hâtons-nous d'user des créatures pendant que nous sommes jeunes. Enivrons-nous des vins les plus exquis; parfumons-nous des meilleurs parfums, et ne laissons point passer les fleurs de notre printemps. Couronnons-nous de roses avant qu'elles se flétrissent; qu'il n'y ait aucune prairie que notre luxure n'effleure. Laissons partout des traces de notre joie. Venez avec nous, car voilà notre sort et notre partage (1). » Mais écoutez-les trahir dans le secret leurs véritables desseins : « Opprimons le juste; faisons-le tomber dans nos pièges, parce qu'il nous incommode, qu'il est contraire à notre manière de vivre, qu'il nous reproche les violations de la loi, et qu'il nous déshonore en décrivant les fautes de notre conduite... Sa seule vue nous est insupportable, parce que sa vie n'est point semblable à celle des autres, et

(1) *Sag.*, II, 5-9.

que ses voies sont différentes... Condamnons-le à la mort la plus infâme (1). »

Mais, comme Élie, l'âme fidèle n'attend point que la mort soit proche : elle fuit loin des occasions, loin de l'épreuve des tentations. Ne croyez pas qu'il soit bon pour elle d'attendre de pied ferme l'assaut de l'ennemi : elle se sent faible, et elle préfère dépenser son énergie dans la générosité des sacrifices qu'elle est obligée de s'imposer pour fuir. Oh ! qu'il en coûte souvent pour s'éloigner des occasions de péché, pour se soustraire aux tentations ! « Je me sens généreuse et fervente : j'espère, avec la grâce de Dieu, remporter la victoire. — Non, il faut fuir : votre salut est attaché à cette fuite. — Mais vous voulez que je sacrifie cette affection, que je m'éloigne d'une amitié qui est devenue la moitié de ma vie?... — Ma fille, écoutez les paroles du Maître : « Si votre œil vous scandalise, arrachez-le et jetez-le loin de vous (2) ; » et encore : « Si vous aimez les vôtres plus que moi (3) ! » Qu'est-ce à dire ? Notre doux Sauveur a-t-il condamné l'affec-

(1) Sag., II, 10-20. — (2) S. Matth., v, 29. — (3) *Ibid.*, x, 37.

tion si légitime que l'on doit aux siens ? Non certes, mais ces paroles indiquent qu'il faut savoir tout sacrifier pour ne point l'offenser, brisant notre cœur et renonçant aux plus douces choses de ce monde, quand elles deviennent pour nous une occasion de péché.

Élie quitte tout ; il s'en va où le pousse la volonté de Dieu, et il arrive en Bersabée de Juda. Image du juste qui souffre persécution pour la justice (1), dit saint Bernard (2), et qui court à la sainte Église, appelée Bersabée, c'est-à-dire le septième puits, à cause de l'abondance des grâces de l'Esprit aux sept dons qui se communique dans son sein à tous les fidèles. Là, continue le saint docteur, il recourt à la confession figurée par Juda, et il renvoie son serviteur, je veux dire sa faiblesse, et se dirige vers le désert, c'est-à-dire vers le mépris du monde.

Leçon profonde et instructive. L'âme qui veut rester fidèle doit savoir tout sacrifier ; tout, jusqu'aux affections les plus chères. Élie, sur le point d'entrer dans la route d'Horeb, renvoie son serviteur, celui-là

(1) S. Matth., v, 10. — (2) *Loc. cit.*

même, nous disent les commentateurs, qu'il avait ressuscité à Sarepta, ce jeune homme que le grand miracle de la résurrection avait fait son fils et qui aimait le prophète comme un père. Que d'illusions à cet égard ! Combien peu savent entendre cette parole (1), et combien peu comprennent que le travail de la sainteté demande avant tout le détachement des créatures ! Cette doctrine, si chère à nos pères dans la foi, s'oblitére et s'affaïsse au milieu des énevements de ce siècle, de ces compromis entre le monde et Dieu. Ah ! je le sais, il est dur de se renoncer soi-même en immolant son cœur, et il est pénible de prendre sa croix à la suite du Maître ; il est douloureux d'être sacrifié à ses côtés et de souffrir avec lui... Mais, je le sais aussi, dans ce renoncement, dans ce chemin du Calvaire, sur le Golgotha, on n'est pas mal. Il y a un illustre exemple pour nous encourager ; il y a un doux compagnon pour nous dire : « Courage, serviteur bon et fidèle (2), aujourd'hui tu seras avec moi en paradis (3) ! »

(1) S. Matth., XIX, 11. — (2) S. Luc, XIX, 17. — (3) *Ibid.*, XXIII, 33.

II

Élie entre dans le désert, le même qui avait été témoin des pérégrinations du peuple de Dieu sur la terre promise ; le même où le serpent d'airain avait étendu son ombre tutélaire ; le même où il y avait la montagne de Dieu, l'Horeb, le Sinaï du Seigneur.

Ailleurs (1), nous avons vu comment le désert figure la vie humaine et la vie chrétienne. Bornons-nous à le rappeler ici avec saint Ambroise : « Pour vivre selon l'Évangile, nous devons renoncer aux criminels plaisirs du monde, et la vie sans eux nous semble le désert (2). » Oui, le désert !... Quelle horrible tentation que celle-là ! La route que nous faisons est si dure, la voie que nous avons choisie est si remplie d'épines. Nos pieds y heurtent à tout moment des cailloux qui les ensanglantent. La chaleur y est insupportable, et le poids du voyage alourdit notre marche incessante.

(1) Voir aux premiers chapitres de ce livre. — (2) *Sermon du lundi de la 2^e semaine au Carême.*

Nous cherchons alors autour de nous; nos regards interrogent tous les horizons, et partout le désert. Oh! alors, si les bruits du monde, si les échos de ses fêtes arrivent jusqu'à notre oreille pour nous rappeler à quoi nous avons renoncé: quel martyr! A ces moments-là, le Maître semble vouloir nous laisser à notre douleur, et la solitude où nous nous trouvons ne retentit pas de sa voix. Hélas! c'est à cette heure que le démon remporte le plus de victoires, et que ceux qui avaient mis la main à la charrue, regardant en arrière (1), laissent leur sillon inachevé et retournent à la voie fleurie des voluptés mondaines.

Pour ceux qui restent fidèles, ils s'arrêtent eux aussi; ils s'asseyent et trouvent la route trop longue; ils conjurent le Seigneur de l'abrèger. « Seigneur, disent-ils, assez, assez. » Assez de souffrances, assez de tentations, assez d'épreuves. O vous qui avez le pouvoir sur la vie et sur la mort, « faites-moi mourir; » appelez-moi à vous, pendant que je suis fidèle et que j'ai le droit d'espérer en votre miséricordieuse jus-

(1) S. Luc, ix, 63.

ture pour ma persévérance. « Faites-moi mourir, Seigneur, » car je ne suis pas meilleur que mes frères, dont les chants de fête m'attirent et dont les ivresses me tentent.

« Or, nous dit l'écrivain sacré, il y avait dans le désert un genièvre, et Élie, découragé, se laissa aller par terre et s'endormit à l'ombre. »

Les commentateurs ont exposé avec beaucoup de soin le symbole de cette ombre du genièvre. Entre toutes leurs interprétations, il en est une que je préfère. « Le genièvre, disent-ils (1), c'est la croix sainte et vivifiante de Dieu sous laquelle se réfugie le fidèle lorsqu'il est agité de crainte ou de toute autre tentation. » Il ambitionne de mourir à son ombre et de s'y immoler avec Jésus-Christ, parce qu'il accepte sa croix et souhaite d'être crucifié avec lui.

Je me suis assis à l'ombre désirée de cet arbre (2) à qui, de loin, je disais avec le prophète: « Je vivrai sous ton ombre (3). » Et avec saint André: « O bonne croix, ornée par mon Maître, toi que j'ai tant dési-

(1) *Exposit.* liv. IV, chap. x. — (2) Cant., II, 3. — (3) Lament., iv, 20.

rée, toi que j'aime avec tant d'ardeur, toi que je cherche depuis si longtemps, reçois-moi pour me tirer des mains de mes ennemis, rends-moi à mon Maître. Qu'il me reçoive entre tes bras Celui qui dans tes bras m'a racheté (1)! » — « Accourez vers elle, disait saint Bernard, c'est là que le Christ reçoit tous les petits qui se réfugient à l'ombre de ses ailes; c'est là qu'il ne cesse de les protéger contre la chaleur des désirs coupables et contre les impies qui les ont affligés. Oui, qu'elle est bonne et désirable l'ombre des ailes de Jésus! elles offrent un refuge sûr à ceux qui s'y cachent, un doux rafraîchissement à ceux qui sont fatigués (2). »

Quand je réfléchis à ces admirables visites, à ces consolants mystères de la croix, je ne m'étonne plus du sommeil qu'Élie trouve à l'ombre du genièvre.

Combien qui ont besoin du sommeil, parce que leurs paupières ont trop veillé (3)! La vigilance chrétienne cause souvent aux âmes des défaillances et des fatigues, et elles demandent un peu de repos. Parfois même,

(1) *Office de saint Anré*, 30 novembre. — (2) *Sermon II sur le Missus est*. — (3) *Ps. LXXVI, 5*.

comme nous le disions tantôt, l'ennui est si profond qu'elles désirent d'être débarrassées de ce corps de mort qui pèse d'un poids si lourd (1) sur elle. Contre la chaleur du démon du midi, il leur faut alors du rafraîchissement; contre les ardeurs du soleil qui les brûle, il leur faut de l'ombre; pour réparer leurs fatigues, il faut du repos. Repos, ombre, rafraîchissement, toutes ces choses, je les trouve près de la croix de mon Jésus! Arbre salutaire, préparé par les impies, comme l'humble genièvre parmi les arbres de la forêt, et connu des âmes qui souffrent, c'est bien à tes pieds que le feu des passions est rafraîchi, que les rayons ardents de l'épreuve se brisent, et que l'on trouve le doux repos de l'esprit et du cœur. Jetez-vous entre les bras de la croix, vous tous qui souffrez au milieu du désert: elle attend toujours, et, pour emprunter une expression célèbre, le Dieu qui y est attaché ne se déplacera point pour vous laisser tomber. C'est là, mais là seulement que la souffrance s'endort, pendant que le cœur veille.

(1) *Rom., VII, 24*.

III

« Pendant son sommeil, un ange s'approche d'Élie, le touche et le réveille, disant : Levez-vous et mangez. »

Toutes les fois qu'un ange remplit un rôle dans l'ancien Testament, on est sûr de trouver de frappantes analogies entre la mission dont il est chargé et le ministère des anges de la loi nouvelle, des prêtres. Ainsi, dans l'histoire que nous méditons, comment s'empêcher de reconnaître le plus beau des privilèges du sacerdoce catholique ? En effet, au pied de la croix où le Maître nous a fait la grâce de nous faire partager un peu de sa Passion, nous retrouvons les prêtres. Nouveaux disciples bien-aimés, ils ont connu de plus près les tendresses du Cœur de Jésus, et ils savent compatir aux douleurs de l'épreuve. Pendant que les âmes sommeillent, c'est leur voix retentissante qui les tire de l'engourdissement. Instruits à l'école du Calvaire, ils savent que rien n'est fatal pour la persévérance comme cette mélancolie spirituelle dans laquelle plonge si souvent la

tentation, et leur main puissante secoue les torpeurs dangereuses. « Levez-vous, » disent-ils fortement et suavement aux pauvres endormis. « Ne pourriez-vous donc pas veiller pendant l'heure (1) » de la vie présente, oubliant que « la chair est faible, et l'esprit du mal rapide (2) ? » O puissance du sacerdoce véritable ! Qui donc a donné à ces hommes, nos semblables, une telle hardiesse et un tel pouvoir, que de nous proposer des sacrifices en place des consolations que nous voulions uniquement ! Nous nous étions jetés à l'ombre de la croix, et nous prenions un amer plaisir dans les souffrances. Mais la voix de ce prêtre que notre Dieu a fait le père et le guide de notre âme s'est fait entendre, disant : « Levez-vous ! »

S'il disait seulement : « Levez-vous, » cette parole me semblerait bien dure ; mais il ajoute : « et mangez, *surge et comede.* »

Élie, entendant la voix de l'ange, ouvrit les yeux et regarda auprès de lui, « et voici, nous dit l'historien sacré, qu'il vit auprès de sa tête un pain cuit sous la cendre. » — « Il regarde auprès de sa tête, c'est-à-dire,

(1) Matth., xxvi, 40. — (2) *Ibid.*, 41.

dit saint Bernard, vers Jésus-Christ, qui est la tête de l'Église. »

Jésus-Christ, qui est le chef de l'Église dont nous sommes les membres, la tête de ce corps mystique auquel nous avons le bonheur d'appartenir, voilà ce que le prêtre nous montrera tout d'abord. « Il m'a tout appris, disait saint Bonaventure à l'Ange de l'école, qui lui demandait le secret de sa science et de sa vertu. Il nous apprend tout, si nous voulons suivre les avis de son ministre et l'étudier au point de vue que ce dernier nous indiquera comme convenant le mieux à l'état présent de notre conscience. Ne nous faisons point d'illusion; en effet, s'il y a peu d'âmes vraiment saintes parmi toutes les âmes pieuses qui composent en ce temps le corps de l'Église, c'est qu'il y a infiniment peu d'âmes qui consentent à être dirigées. L'esprit propre, l'amour de l'indépendance, les vaines complaisances en ses lumières personnelles, et pour tout dire en un mot, l'orgueil, répugnent à se laisser guider dans des voies où cependant il est insensé de s'appuyer sur sa propre prudence (1). Ne l'oublions

(1) Prov., III,

pas, et ne croyons point avoir assez fait quand nous aurons accusé nos fautes aux pieds du prêtre, négligeant de l'éclairer sur notre intérieur, afin de lui fournir les moyens de nous dire : « Mon fils, il est l'heure de sortir de votre sommeil (1). » La voix de l'ange ouvrit les yeux d'Élie; la voix du prêtre pénétrera jusqu'à la division de notre âme, et ses secrets replis nous seront dévoilés. Mais surtout le prêtre nous commandera de manger, parce que, s'il est une nourriture sans laquelle le corps défaille, il en est une autre qui soutient les âmes et y fait germer des fruits de vertus.

Cette nourriture a été cuite sous la cendre, *subcineritium panem*. Jésus nous l'a préparée en la faisant passer par le feu de son amour et de ses souffrances. Quel est-il donc ce pain de l'ange, cuit au prix de tant de sacrifices? Ah! mon cœur l'a nommé depuis longtemps déjà : l'Eucharistie!... L'Eucharistie, c'est-à-dire Jésus-Christ tout entier, avec ses plaies sacrées, avec les meurtrissures glorieuses de sa Passion, avec les cicatrices de l'amour qui l'a crucifié. Que la cuisson de ce pain a été

(1) Rom., XIII, 11.

coûteuse, et combien le Maître a souffert pour nous devenir un aliment! Sans doute, l'heure du Calvaire est passée; mais sous ces cendres refroidies, oh! combien mon cœur a reconnu d'amour, et comme le pain eucharistique, sous ces voiles silencieux, me parle du besoin que Jésus avait de se donner à nous à travers mille anéantissemens et mille souffrances!

« Élie mangea, et il s'endormit encore. » Cette fois, le sommeil dut lui être bien plus profitable. Sommeil d'Élie, tu me rappelles le sommeil eucharistique, ces doux moments de la communion où l'âme, se laissant aller avec suavité aux charmes du bien-aimé, s'endort comme autrefois le disciple de prédilection sur le cœur de Jésus! Heures délicieuses, les palais des grands et les tentes des pécheurs n'en connaissent point de semblables! Elles ôtent en quelque sorte le sentiment de la triste réalité où nous vivons; une harmonie divine enchante toutes nos facultés: et sans efforts, sans fatigue, l'esprit, la mémoire, l'imagination, le cœur surtout, goûtent la seule nourriture qui les rassasie. Tout fait silence autour de nous, et notre corps lui-même, par son immobilité et son recueil-

lement, semble vouloir favoriser ce calme de l'intérieur en s'isolant de tout ce qui le pourrait troubler. C'est le moment que Dieu choisit pour se faire connaître, disons le mot, pour laisser goûter ses enivrantes délices à l'âme vraiment eucharistique. C'est l'heure de Marie Madeleine aux pieds de Jésus, c'est la meilleure part; mais, hélas! elle dure peu...

*Surge, lève-toi, ô âme enivrée des célestes douceurs de la communion; il faut savoir quitter Dieu pour Dieu, le Thabor pour la vie commune, la halte pour le chemin pénible, la contemplation pour l'activité. Lève-toi, car le Maître veut que tu vives du fruit de tes mains (1) et tu te dois aux autres devoirs qu'il t'a imposés. « L'ange du Seigneur revint une deuxième fois; il toucha encore le prophète et lui dit: « Lève-toi, *surge*. » Mais encore une fois aussi il ajoute: « *comede*, mange! » C'est qu'il ne faut jamais quitter l'Eucharistie, et alors même que nos œuvres extérieures doivent nous priver de goûter tranquillement ses ineffables douceurs, nous devons garder comme un baume fortifiant le souvenir de*

(1) Ps. cxxvii, 2.

la présence de l'Eucharistie, et c'est à lui que nous recourons pour nous entretenir dans la pensée de Dieu, arôme sans lequel il n'y a ni perfection ni vie chrétienne véritable.

IV

L'ange ajoute : « *Grandis enim tibi restat via*. Il te reste un grand chemin à faire. » Oh! que cette parole me plaît! Je la voudrais voir adoptée pour devise par toutes les âmes pieuses. Elle était chère aux patriarches de la loi ancienne, et quand Pharaon demande à Jacob quel âge il a, celui-ci répond : « Voici cent trente ans que je suis voyageur (1). »

Le pays qu'ils habitent s'appelle pour eux « la terre du pèlerinage (2), » et leur vie, « des jours de pèlerinage (3). » Ils ne bâtissent point de ville, ils n'élèvent pas de fastueuses maisons, ils marchent. Ils suivent leur route, et, comme des pèlerins sans demeure, ils plantent le soir leur tente

(1) Gen., XLVII, 9. — (2) *Ibid.*, XXVIII, 4. — (3) *Ibid.*, XLIX, 9.

dans quelque plaine fertile, où les troupeaux pourront paître en liberté, et les pasteurs se reposer des fatigues de la route. Alors même qu'ils se fixent en quelque endroit, comme pour ne point oublier l'idée de pèlerinage qui les domine, ils n'habitent que sous des tentes. L'Apôtre, faisant allusion à ces souvenirs, disait : « Tant que nous habitons dans notre corps, nous sommes pèlerins loin du Seigneur : *peregrinamur a Domino* (1). » Oui, des pèlerins, des voyageurs auxquels il reste une grande route à parcourir, voilà bien ce que nous sommes...

Grandis tibi restat via. Ame religieuse que Dieu appelle à une haute perfection, il te reste une grande route à parcourir avant d'arriver au terme de ton pèlerinage vers la sainteté. Le modèle est bien haut, puisqu'il t'a été dit d'être « parfait comme le Père céleste est parfait (2). » Les difficultés sont grandes, puisque tout conspire à t'en éloigner. Les précautions sont nombreuses, puisque mille pratiques te sont suggérées pour conserver la direction vers le but. Voyageuse vers la sainteté, il te

(1) II Cor., V, 6. — (2) Matth., V, 48.

reste encore beaucoup de chemin avant de l'atteindre.

Grandis tibi restat via. Pécheurs revenus à Dieu, l'accusation et la douleur de vos fautes ne suffisent pas. Il reste des scandales à réparer, des satisfactions à accorder, des occasions à fuir; route longue et pénible qu'il vous reste à faire, et qui achèvera votre conversion.

Grandis tibi restat via. Tous, qui que nous soyons, il nous reste un long chemin à faire pour le ciel. Marche, marche, voyageur de l'éternité. Chaque minute t'en rapproche, et chaque pas, que tu veilles ou non, te rapproche du terme.

Mais ne nous laissons point épouvanter de cette vérité. A côté du mal, Dieu a miraculeusement placé le remède, à côté de la faiblesse le soutien, à côté de la difficulté la solution.

En effet, Élie, « s'étant levé, mangea et but, *comedit et bibit*. Il mangea le pain de l'ange devenu le pain du voyageur (1), » Il but le calice qui fortifie dans la route, il prit son viatique. Avec quelle ardeur il se leva pour obéir à l'ange, les commentateurs

(1) *Offic. du Saint-Sacrement.*

nous le disent : la route qu'il eût pu faire en quatre ou cinq jours, il mit quarante jours et quarante nuits à la faire, négligeant la voie droite, méprisant la fatigue des détours, oubliant son désespoir, et ne songeant qu'à cette unique chose : éviter la poursuite de Jézabel. Qui le soutint durant ce long jeûne parmi les aspérités et les sécheresses du désert? « *Ambulavit in fortitudine cibi illius*. Il marchait soutenu par cette nourriture. »

Tous les Pères de l'Église sont ici d'accord, et d'une voix unanime, ils nous disent : « Ce pain d'Élie, c'est l'Eucharistie. La vertu de l'Eucharistie nous donne la force de marcher pendant les quarante jours du voyage, pendant toute la vie, qui est pour nous un temps de jeûne et de pénitence. Grâce à elle, nous marchons vers l'Horeb, vers la montagne de Sion, où nous verrons « le Dieu des cieux dans Sion (1). »

(1) *Rupert*, liv. v, chap. 10.

V

Enfin, le prophète arriva à Horeb, sur la montagne de Dieu. Oh! qu'il fut alors récompensé de son voyage! Écoutez, vous tous que le chemin fatigue, et sous les voiles du symbole considérez le ciel.

Arrivé au terme de la vie comme Élie sur l'Horeb, il nous sera permis de dire avec lui au Seigneur: « Je brûle de zèle pour vous, Dieu fort, Dieu bon! Les enfants d'Israël ont abandonné votre alliance, ils ont détruit vos autels, ils ont mis à mort vos prophètes, et comme je demeure seul à vous adorer, ils veulent aussi me tuer. » Alors le Seigneur nous répondra comme au prophète demeuré fidèle: « Sortez, et tenez-vous sur la montagne devant le Seigneur, *Egredere, et sta in monte coram Domino.* »

A ce moment, un coup de vent violent éclata, qui renversait les montagnes et brisait les rochers. Puis la terre trembla sur ses bases. Enfin un incendie immense dévora l'espace. Tout cela n'était point le Seigneur pour Élie. C'était bien le Sei-

gneur pour les impies, que le vent de la fureur divine (1) emportera à leur mort comme la feuille desséchée battue par la tempête (2), que la terre s'entr'ouvrant engloutira, que le feu éternel dévorera sans pitié. Mais ce n'est point là le Seigneur pour l'âme eucharistique. Pour elle comme pour Élie, le Seigneur résidera dans une brise douce et fraîche, qui ranimera sa charité et la rendra éternelle.

(1) *Joh*, xxiii, 6. — (2) *Ibid.*, xiii, 26.